Ben Maximilienne

Une nuit.

Ben Maximilienne

Une nuit.

© Ben Maximilienne, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4944-3

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

N.B.

Une nuit.

Comment ne pas l’oublier ?

Ecrire, mais j’ai si peu de temps.

Ecrire au plus vite, au présent et à la première personne, tout est encore possible.

Ecrire pour ressentir à nouveau, pour vibrer encore, cette nuit m’a tant révélé.

Ecrire en intensifiant les contrastes, les couleurs, quitte à se laisser emporter.

Ecrire chronologiquement, pour garder le bon rythme, le bon tempo.

Ecrire tous les faits et gestes, tous les dialogues, au risque de choquer.

Ecrire sans dénommer mes rencontres, je n’en ai pas le droit, seul Benar y consent.

Ecrire humblement et admettre que l’objectif poursuivi, d’heure en heure, n’est pas atteint, il est même tout autre.

Ecrire et finalement accepter que retranscrire une telle nuit va bien au-delà du style.

Bien au-delà !

Une ville, Florence.

Une nuit.

Une quête.

Point de bienséance.

Une simple question et tout bascule.

HÔTEL

— Dis-moi, murmure mon épouse, si demain je n’étais plus, qui choisirais-tu ?

La question fuse, frôlant les draps fraîchement froissés.

Je me fige, seul mon souffle reste fébrile.

Aucune échappatoire, la demande est biaisée.

Elle insiste.

— Allez, joue le jeu, qu’est-ce que tu risques ? Il n’y aura pas mort d’homme puisque c’est de moi qu’il s’agit, me dit-elle en inondant la chambre de son rire moqueur.

Sans le vouloir, je le suspends par un seul mot.

— Personne.

Trois syllabes et l’alcôve s’embrume.

Longue sera la nuit.

— Mais quel hypocrite, lâche un nom, n’importe qui, nul n’est irremplaçable, mon cher, c’est scientifique, deux ans suffisent pour combler le vide, ta « personne » peut aller se rhabiller, tu vois, elle est même déjà nue, et comme dit l’adage, une de perdue, dix de récupérées !

— Retrouvées, rétorqué-je du tac au tac.

Elle se détache brutalement de mon corps encore alangui et pince violemment ses lèvres.

— C’est tout ce que tu as à dire, fulmine-t-elle, retrouvées, récupérées, qu’est-ce que ça change ? Alors qui, selon toi ?

Tergiverser devient pressant, l’esquive verbale me tente.

— L’opéra est demain soir ou vendredi ? J’ai un doute.

Elle se détourne.

Son silence, telle une noire banderille, me transperce et m’affaiblit.

Au loin, un clocher ressasse son quart.

Il est 21h15.

— Marie, mais oui, Marie, elle est tout à fait ton style.

Sa voix, devenue cajoleuse, enrobe mes craintes d’une muleta de velours.

Qui est Marie ?

« Qui voudrait votre beau nom tourner, il trouverait Aimer »

Ciel, Maître Ronsard, il n’est point l’heure de faire le joli cœur, restons concentré.

Je me flatte à l’imaginer aguichante, bien que je soupçonne une de ses nombreuses et ô combien irritantes amies. Nul autre adjectif ne parvient à s‘extirper des méandres de ma cervelle, à l’évidence l’estocade semble avoir touché juste, mais je ne comprends toujours pas pourquoi.

— Taratata, qui ne dit mot consent !

Mon espada exulte.

Dois-je agiter un mouchoir blanc pour lui octroyer un trophée ?

En guise de réponse, un ange passe.

— Mais tu y penses, j’hallucine, tu te visualises même le film ! Ne te gêne surtout pas pour moi. Alors depuis quand ? Depuis quand tu te fais des délires en encre sympathique avec cette Marie ?

Mon statut de veuf éploré, éphémère au demeurant, s’incline pour mieux jouer le rôle du monstre libidineux et salace que visiblement j‘endosse à merveille, pourtant cet obscur concupiscent ne riposte toujours pas, son intelligence l‘a traîtreusement déserté. C’est vrai, le genre du mot « intelligence » est féminin en analyse, et neurone, n’est-il pas masculin ?

Solidarité excessive.

Il me faut cependant contre-attaquer, mais cela exige un entracte, elle en

profite et charge.

— Tu restes coi, coi comme toujours, c’est vrai, tu es dans la médiation, c’est tellement plus facile, ne pas faire de vague, ne rien laisser transpirer, pour ta gouverne, c’est juste insupportable et surtout, c’est une belle excuse pour être un fieffé lâche, un point c’est tout.

Temps morts dans l‘arène.

Manifestement je ne suis guère en verve.

— Dix ans, tu te rends compte, dix ans que je suis là pour toi à essayer de rendre ta vie plus légère, plus fun, bref, pour quoi au final ? Pour rien, tu restes de marbre, du pareil au même du soir au matin, la preuve, tu ne réagis même pas à ce que je te dis.

Et là, je ne sais ce qui se produit, mais, guettant à la porte, un fou rire s’est échappé à l’ouverture de mes lèvres, tellement extraordinaire au vu du moment.

Seigneur, Marie, Jésus !

(Etrange, Marie est de retour)

— Et ça te fait marrer ? Je me désespère et Monsieur rigole, tu es déprimant, désolant, je n’ai plus de mots, tu es en-dessous de tout, et le pire ? Tu n’es même pas original, non, la quarantaine triomphante, en avant la crise ! Tu sais quoi ? Je devrais te planter là, tout seul, tu n’as clairement plus besoin de moi pour égayer ta vie.

— …

— Tu n’as même pas envie de te justifier ?

— …

— Exprime-toi, pour l’amour du ciel, parle !

— …

— Rien à dire ? Alors je n’ai pas d’autre choix, tu m’y obliges même, prendre une autre chambre ne me dérange pas du tout, au cas où cela te stresserait, oui, c’est même une très bonne idée, cela te secouera peut-être, et je te rassure, aller à la réception à 21H30 passé après tout ce show sur nos dix ans, zéro problème, je

serai poker face, comme toi en ce moment !

Ambiance glaciale sous le baldaquin.

Nos noces d’étain se fissurent.

— Tu ne m’en empêches même pas ? Mon pauvre ami, tu es vraiment pathétique, à se demander si tu as encore un cœur, mais puisque « personne » ne me retient, je m’en vais.

Je sais ce qu’elle espère, un tendre retournement de situation, mais j’en suis incapable. Las, je la laisse s’habiller précipitamment, ouvrir la porte et quitter notre chambre.

L’épée m’a frôlé.

La mise à mort est ajournée, quoique sans cœur…

Je me surprends à soupirer longuement, comme pour mieux me persuader de ma propre présence. Comment peut-on en arriver à se dire des choses pareilles, alors que depuis dix ans on est censé ne faire qu’un ?

Mon épouse a toujours eu le don de la question qui tue, mais ce soir elle s’est surpassée, elle a dépassé les bornes. Ce soir, elle ne me reverra pas.

Liberté, l’expression est lâchée.

Culpabilité ?

Evidemment, ce sentiment ne m’a jamais abandonné.

Alors ?

Pour vivre.

Pour moi.

Une nuit.

Une seule.

Point final.

BENAR

Dans le hall de l‘hôtel, l’air réprobateur du réceptionniste m’avise que ma femme ne s’est pas uniquement contentée d’une nouvelle clé. Qu’à cela ne tienne, « Voglio una notte », à ne pas confondre avec « Voglio una donna », mon esprit n’est pas encore assez « Fellinien » pour ressembler à l’oncle Téo de « Amarcord » et l’asile de fous ne me tente guère. Je fais donc mine de n’avoir besoin de rien, le saluant au passage d’un bref geste de la main, de l’autre je pousse une des quatre majestueuses ailes de la porte d’entrée qui pivote difficilement. Une fois dehors, le vent me gifle violemment, m’obligeant à réajuster mon imperméable et à marcher d’un bon pas. Parvenu à la Piazza Signoria, je presse tant la cadence que le martèlement rapide de mes talons suspend pour un temps les trilles d’un belcantiste.

Mis à part ce musicien du dimanche, il n’y a pas âme qui vive, même les pigeons ont délaissé leur besogne quotidienne, confiant la place aux ombres immobiles. Je continue ma route et rejoins le quai où j’aperçois le Ponte Vecchio qui se profile au loin.

Il n’y a personne à l’horizon.

Habitué à voir une foule massive et bruyante à cet endroit, je me sens presque de trop dans ce silence pesant où seules quelques loutres s’activent sur les berges de l’Arno. Afin de tout de même profiter de cette unique occasion en solitaire, je gravis les quelques marches qui m’amènent au centre du pont, m’offrant ainsi une magnifique vision de la ville. Tout est sombre et d’un noir profond malgré le halo de la lune quand soudain une lumière bleutée attire mon attention.

Déterminé à satisfaire ma curiosité, je rebrousse chemin et découvre, derrière un muret tagué, un vulgaire néon blafard infesté de phalènes agonisantes. Déçu, je persiste néanmoins dans mon exploration, entrant dans un passage étroit et nauséabond qui débouche sur des escaliers.

Sans réfléchir je m’y engouffre. Le tourbillon m’emporte, de plus en plus vite, cela me paraît sans fin, suis-je sous l’eau ?

Dernière marche.

J’oblique à droite, seule direction possible, et aboutis dans un couloir, à son extrémité, une vieille porte abimée.

Aucun bruit, même le frémissement des loutres s’est tu. L‘espace semble se complaire dans cette carence où tout vibre, mais d’une autre manière. Le remugle du souterrain s‘est également dissipé. Bizarrement je me mets à le regretter, il avait beau être infect, ma mémoire l’avait recensé comme un élément familier.

Je respire avec peine.

Sans nul doute, la moindre parcelle d’existence a déguerpi de ce coin sordide, je m’obstine malgré tout et tourne la poignée. En franchissant le seuil, je pénètre dans une pièce d’une telle clarté que j’en oublie d’observer les alentours, cependant quelqu’un m’observe, je le sens, mais ne le discerne pas. Je m’avance très lentement, comme hypnotisé, et m’arrête net à la vue de son visage, ne pouvant plus m’en détacher, les yeux fixés sur les siens, anormalement élargis et rouges.

Cet homme est dépourvu de paupières.

En tentant de m’éloigner de cette horrible vision, je suis pris de vertiges, comme si je tombais dans le vide.

Le temps se dilate, son souffle est à la traîne.

Je me surprends à me laisser bercer, le néant pour seule mélopée.

Ai-je atteint le Styx au lieu de l‘Arno ?

L’homme me prie de m’asseoir.

Il y a donc une chaise en enfer.

Je m’exécute.

Il engage la conversation (monologue serait plus adéquat, mais j’ignore encore pleinement la surdité de mon discoureur).

— Vous êtes ? dit-il d’une voix monocorde et dans la langue de Dante.

— Benar, artisan-bijoutier, ajoute-t-il sans attendre une quelconque réponse de ma part.